



CYCLE CINÉMA 2025 - 2026

L'art dans tous ses états

Du 23 janvier au 27 mars 2026

Tous les vendredis à 13h30

Faculté des Sciences Juridiques, Politiques et Sociales
Campus Moulins

Atelier de pratique artistique, organisé conjointement par la Direction Culture
et la BU Droit-Gestion de l'Université de Lille

Informations et inscriptions : budroitgestion.univ-lille.fr ou culture.univ-lille.fr

Cycle cinéma 2025 - 2026

2^{ème} semestre

M. de Carbonnières présente

L'art dans tous ses états



La seconde partie du cycle cinéma débute à partir du vendredi 23 janvier 2026.

Les séances sont gratuites et strictement réservées aux étudiants et personnels de l'Université de Lille.

Les projections ont lieu en VOSTFR. Elles sont introduites par le Professeur Louis de Carbonnières, Historien du cinéma, qui apporte un éclairage historique et cinématographique.

Les séances sont suivies d'une discussion avec les étudiants sur le thème abordé.

Contact sur la programmation :

elise.anicot@univ-lille.fr

Il sera également possible d'assister aux projections sans inscription, dans la limite des places disponibles.

Les salles de projection indiquées sont susceptibles de faire l'objet de modifications.

Programmation

2^{ème} semestre 2025-2026

Table des matières

La fièvre du samedi soir	4
<i>Vendredi 23 janvier</i>	
La symphonie fantastique	5
<i>Vendredi 30 janvier</i>	
Camille Claudel	6
<i>Vendredi 6 février</i>	
Un grand amour de Beethoven	7
<i>Vendredi 13 février</i>	
Moulin Rouge	8
<i>Vendredi 20 février</i>	
Séraphine.....	9
<i>Vendredi 6 mars</i>	
Huit et demi.....	10
<i>Vendredi 13 mars</i>	
Ciné-concert : L'Inhumaine	11
<i>Mardi 17 mars</i>	
Truman Capote.....	12
<i>Vendredi 20 mars</i>	
Boulevard du crépuscule.....	13
<i>Vendredi 27 mars</i>	

Vendredi 23 janvier - 13h30 - Amphi A

La fièvre du samedi soir

Saturday Night Fever

De John Badham
États-Unis, 1977, 1h59

Scénario de Norman Wexler, d'après l'article de Nik Cohn *Tribal Rites of the New Saturday Night* paru dans *The New York Magazine*

Avec John Travolta, Karen-Lynn Gorney, Joseph Cali

Musique de The Bee Gees



Synopsis

Tony Manero est le roi du « 2001 », club new-yorkais où il se retrouve avec toute sa bande et brille sur la piste grâce à son style vestimentaire et ses talents de danseur. Annette est amoureuse de lui mais il n'a d'yeux que pour la belle Stephanie issue des beaux quartiers qui danse comme elle respire. Parallèlement, Tony, d'origine italienne et natif de Brooklyn, est encore sous l'autorité de sa famille, très traditionnelle et catholique, qui ne cesse de dénigrer sa passion pour la dance et les boîtes de nuit, ses rêves de gloire en le comparant à son frère aîné, devenu prêtre.

« Cette comédie musicale d'un genre nouveau, immense succès mondial au moment de sa sortie, porté par la musique des Bee Gees et le charisme du sex symbol John Travolta s'inscrit pourtant dans une certaine tradition américaine du mélodrame social, ancré dans un contexte réaliste et déprimant. L'explosion de la mode du disco à la fin des années 70, dont film est l'emblème, devient une expression moderne de l'individualisme et du rêve américains.

Olivier Père, Arte

En ce milieu des années 70, le disco est un phénomène partagé entre un succès commercial croissant et une dimension encore underground à travers la faune hétéroclite venant se déhancher en club. Le journaliste et critique musical Nik Cohn va signer en 1975 dans le *New York Magazine* l'article *Tribal Rites of the New Saturday Night*, véritable manifeste anthropologique du mouvement. Le producteur Robert Stigwood, en quête d'un projet apte à lancer son poulain John Travolta (déjà populaire à la télévision pour la série *Welcome Back, Kotter*) tombe sur l'article et décide de produire un film sur cette base. Cette source s'avérera pourtant fausse puisque Nik Cohn avouera quelques années plus tard avoir tout inventé, retranscrivant dans le milieu disco de vraies anecdotes issues du phénomène Mod anglais des 60's. »

Chroniques du cinéphile stakhanoviste, 2018

Vendredi 30 janvier - 13h30 - Amphi A

La symphonie fantastique

De Christian-Jaque
France, 1942, 1h30

Scénario de Jean-Pierre Feydeau, André Legrand,
André du Dognon et Charles Exbrayat

Avec Jean-Louis Barrault, Renée Saint-Cyr,
Bernard Blier, Jules Berry



Synopsis

À Paris, vers 1825, Hector Berlioz délaisse ses études médicales pour la musique. Éperdument amoureux d'une actrice, Harriett Smithson, il compose pour elle *La Symphonie fantastique*. Son amour obstiné finit par toucher Harriett, il l'épouse et ils ont un fils. Mais Berlioz va d'échecs en échecs, son couple se désagrège.

« « La Symphonie fantastique » est une évocation romancée de la vie de Berlioz produite par la Continentale, sous l'Occupation. Dans la perspective de divertissement sous contrôle destiné au public français, la Continentale (société de production française aux capitaux allemands) cherche notamment à produire des fictions soulignant une grandeur, une figure ou un imaginaire français fantasmé qui est parfois rattaché au passé mais se déleste de tout contexte contemporain. »

« La Symphonie fantastique » est de ceux-là avec son romanesque appuyé, sa luxuriante reconstitution et son héros tourmenté, d'autant qu'Hector Berlioz fut de son vivant un artiste plus célébré à l'étranger qu'en France, dont l'Allemagne.

Dans cette perspective, le film de Christian-Jaque est davantage une projection soumise aux canons narratifs et esthétiques de l'époque qu'une retranscription fidèle de la vie de Berlioz. »

Justin Kwedi, DVDClassik, 2022

Vendredi 06 février - 13h30 - Amphi A

Camille Claudel

De Bruno Nuytten
France, 1988, 2h55

Scénario de Bruno Nuytten et Marilyn Goldin

Avec Isabelle Adjani, Gérard Depardieu, Laurent Greville



Meilleur film et meilleure actrice
Césars 1989

Synopsis

Camille Claudel est passionnée par la sculpture. Soutenue par son père et son frère Paul, elle entre dans l'atelier du plus grand sculpteur de son époque, Auguste Rodin. Elle devient sa muse et sa maîtresse et ravive sa créativité, quelque peu éteinte.

« Au cœur du drame de Camille Claudel, la reconnaissance de son talent et sa relation passionnée avec Auguste Rodin, mentor et amant à partir de 1884 – elle a alors vingt ans. Rodin, l'artiste célébré dans l'ombre duquel Camille peine à exister pendant longtemps. (...) L'une des forces du film de Bruno Nuytten (...) tient dans ce dialogue complexe entre les deux artistes, où se mêlent admiration mutuelle, enjeux liés au pouvoir et la reconnaissance, et enfin duplicité d'un Rodin investi corps et âme dans son art, mais préoccupé par son statut d'« artiste officiel » – fût-ce au détriment d'une élève devenue son égal... »

Festival International du Film d'Histoire de Pessac

« C'est bien la peine de tant travailler et d'avoir du talent pour avoir une récompense comme ça. Jamais un sou, torturée de toute façon, toute ma vie. Privée de tout ce qui fait le bonheur de vivre et encore finir ici. »

En ces temps-là, une femme « comme il faut » faisait de la dentelle, de la tapisserie et des enfants. Née le 8 décembre 1864, Camille Rosalie Claudel, elle, veut être sculpteur. Camille Claudel raconte l'existence de celle que l'on ne considérait, encore récemment, que comme la soeur de Paul Claudel et la maîtresse de Rodin. Une existence ensevelie par le conformisme d'une bourgeoisie de province, brisée par l'égoïsme et le paternalisme jaloux de Rodin, engloutie par trente années d'asile psychiatrique. »

Alexandre Boussageon, Nouvel Obs, 2012

Vendredi 13 février - 13h30 - Amphi A

Un grand amour de Beethoven

De Abel Gance
France, 1936, 2h15

Scénario et adaptation d'Abel Gance

Dialogues de Steve Passeur

Avec Harry Baur, Annie Ducaux, Jany Holt, André Nox, Jane Marken



Synopsis

Le grand amour, c'est celui que Beethoven voue à Giulietta Guicciardi, qu'il rencontre en 1801 dans les salons de Vienne, sans comprendre qu'elle ne lui témoignait qu'une grande amitié et beaucoup d'admiration. Par un soir d'été, Giulietta se confie à lui tandis que Beethoven improvise ce qui sera baptisé « Sonate au clair de lune ». Elle va se marier au comte Gallenberg, jeune, beau et mondain. Profondément blessé, Beethoven s'enfuit dans l'orage et prend peu à peu conscience de sa surdité.

« Le romantisme Gancien est sans doute à son apogée avec ce film hors-normes, dans lequel le metteur en scène se paie le luxe d'interroger la vie amoureuse de Ludwig Van Beethoven et son rapport essentiel à l'art. A travers le compositeur, le metteur en scène retourne à l'une de ses obsessions, celle des artistes-surhommes: ces êtres à part, mi-hommes, mi-prophètes, qui sont hautement investis dans leur art, et qui souffrent tout en accomplissant leur oeuvre.

François Massarelli, *Allen John's Attic*, 2019

Dans « Un grand amour de Beethoven », même le silence absolu, celui de la surdité, est signifié par une musique. Jamais ce film, qui évoque l'expérience de la perte de l'ouïe, ne contient de silence pur et dur, permettant de faire découvrir la « musique intérieure » d'un génie de la composition musicale confronté à lui-même. Face à la surdité, une voie est possible : celle qui se trouve dans sa tête. Gance fait de nombreuses expérimentations, comme l'usage d'une partition musicale grinçante, utilisée pour rendre compte du désespoir du musicien lors des épisodes de ses troubles auditifs. Comme l'explique justement Philippe Roger, « Le « compositeur » de films qu'est Gance travaille comme un transcritteur qui « écrit ses sensations » en cinéma ». »

Jules Volquemann, Département Cinéma de l'Université Paris 8

Vendredi 20 février - 13h30 - Amphi A

Moulin Rouge

De John Huston

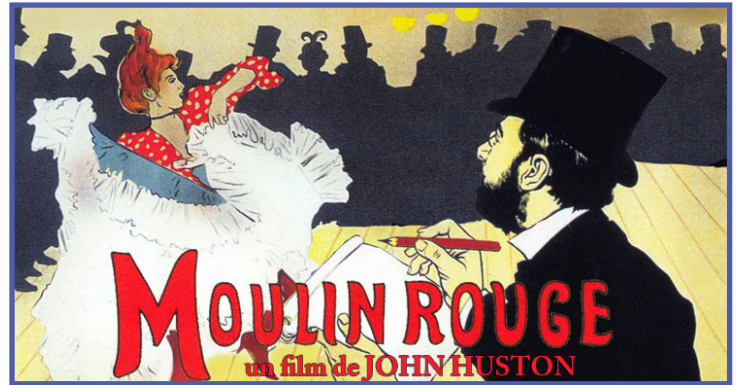
Royaume-Uni et États-Unis, 1952, 1h52

Scénario de John Huston et Anthony Veiller,
d'après le roman éponyme de Pierre La Mure

Avec José Ferrer, Zsa Zsa Gabor, Suzanne Flon,
Colette Marchand



Oscar du meilleur film,
1953



Synopsis

À la suite d'une chute dans un escalier du château familial d'Albi, Henri de Toulouse-Lautrec restera infirme toute sa vie : avec un corps d'adulte sur des jambes d'enfant... Aucune femme ne veut de lui. Henri trompe sa solitude en peignant. Il monte à Paris, fréquente assidûment le cabaret du Moulin Rouge et devient l'ami des vedettes de l'établissement : Jane Avril, La Goulue, Aïcha, Valentin le Désossé, les danseuses du French cancan.

« On voit bien ce qui a dû attirer le cinéaste qui pouvait retrouver avec Toulouse-Lautrec l'un de ses perdants magnifiques, un homme qu'un destin contraire, une chute dans un escalier, laisse handicapé, et qui refuse l'apitoiement. Faux cynique, sentimental contrarié, il peint et boit sans mesure (le reste, le bordel, est pudiquement suggéré – nous sommes en 1952). Les deux femmes qui traversent sa vie, Marie la prostituée et Myriam l'élégante, sont deux faces d'un même échec qui donne à ce portrait noir des colorations émouvantes ; la séparation avec Myriam en particulier est bouleversante.

François Bonini, aVoir-aLire.com, 2017

Moulin Rouge est un des films réalisés par John Huston durant son exil en Irlande au début des années 50, le réalisateur fuyant l'atmosphère délétère d'un Hollywood gangréné par la chasse aux sorcières.

Le film est remarquable par l'utilisation qui est faite du Technicolor. Pour s'harmoniser avec les couleurs des peintures de Toulouse-Lautrec, John Huston a engagé le photographe Eliot Elisofon de Life Magazine afin d'expérimenter des nouvelles techniques : utilisation de filtres d'extérieur en intérieur et ajout d'une brume pour éviter les couleurs trop exubérantes du Technicolor (au grand dam du laboratoire qui déclina toute responsabilité). Le résultat est pourtant très réussi avec des couleurs douces qui évoquent les à-plats de la peinture. »

L'œil sur l'écran, 2023

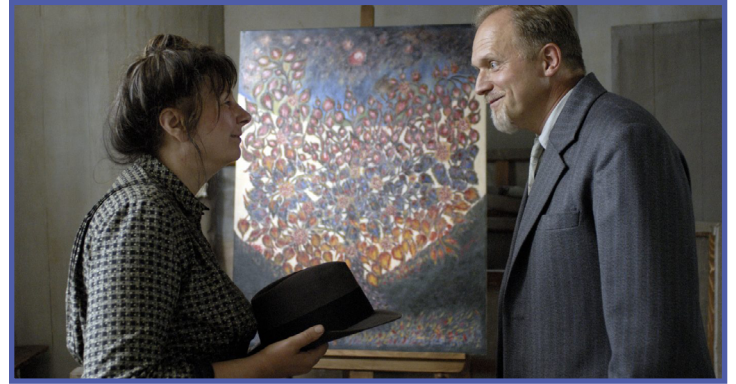
Vendredi 6 mars - 13h30 - Amphi A

Séraphine

De Martin Pruvost
France, 2008, 2h05

Scénario de Martin Pruvost et Marc Abdelnour

Avec Yolande Moreau, Ulrich Tukur



Meilleur film, meilleur scénario
original, meilleure actrice,
Césars 2009

Synopsis

En 1913, le collectionneur allemand Wilhelm Uhde, premier acheteur de Picasso et découvreur du douanier Rousseau, loue un appartement à Senlis pour écrire et se reposer de sa vie parisienne. Il prend à son service une femme de ménage, Séraphine, 48 ans. Quelque temps plus tard, il remarque chez des notables locaux une petite toile peinte sur bois. Sa stupéfaction est grande d'apprendre que l'auteur n'est autre que Séraphine. S'instaure alors une relation poignante et inattendue entre le marchand d'art d'avant-garde et la femme de ménage visionnaire.

« Deux déclassés. Elle, à peine considérée comme un être vivant par ceux qui la côtoient. Lui, ployant sous une double culpabilité : allemand dans la France de l'après-guerre et homosexuel dans une société qui ne le tolère pas. Le film est sobre, épuré à l'extrême, tout en couleurs neutres où éclatent, par moments, les teintes vives des toiles de Séraphine. L'art comme seul salut possible face aux douleurs de la vie... »
[Pierre Mura, Télérama, 2010](#)

Vendredi 13 mars - 13h30 - Amphi A

Huit et demi

Otto e mezzo

De Federico Fellini

Italie, France, 1963, 2h18

Scénario de Federico Fellini, Tullio Pinelli, Ennio Flaiano et Brunello Rondi

Musique de Nino Rota

Avec Marcello Mastroianni, Claudia Cardinale, Anouk Aimée, Sandra Milo, Rossella Falk, Barbara Steele, Madeleine Lebeau



Synopsis

Guido Anselmi, un cinéaste réputé, suit une cure de repos. Pour son prochain film, il écoute les conseils de ses amis. Le tournage commence mais, subitement, Guido n'est satisfait de rien. Les doutes l'assaillent. Guido s'évade alors dans des visions et revoit des épisodes de son enfance...

« Le titre a fait l'objet de plusieurs interprétations, Fellini ayant simplement déclaré qu'il s'agissait du nombre total de ses films, en comptant les moyens métrages. Après la déconstruction du récit de *La Dolce Vita*, le réalisateur bouscule encore plus le langage cinématographique en proposant une narration éclatée, mêlant le réel et l'imaginaire, le passé et le présent, et multipliant les mises en abyme, avec une réflexion riche et complexe sur le métier de cinéaste et les doutes de l'artiste. Rompant définitivement avec sa période néoréaliste qui avait donné des œuvres puissantes mais classiques comme *La Strada* (1954), Fellini propose une histoire ouvertement

autobiographique, le personnage de Guido étant manifestement son double. Comme Guido, Fellini a vécu sa crise de la quarantaine et était en proie à de nombreuses interrogations, sur son art mais aussi dans sa vie personnelle.

Gérard Crespo, aVoir-aLire.com, 2025

« Au moment du tournage de 8½, il m'arriva une chose que je redoutais depuis longtemps. Je fus victime d'un blocage, comme les écrivains en ont parfois devant leur page blanche. » Le blocage de Fellini devint le sujet même du film. »

[La cinémathèque française](http://LaCinémathèqueFrançaise.fr)

Mardi 17 mars - 17h15 - Amphi Cassin

Séance spéciale sous réserves

Ciné-concert : L'Inhumaine

En partenariat avec la Direction Culture de l'Université de Lille et Sous Écran 59 (Des sons à voir et des images à entendre)

Création musicale interprétée en live par le groupe Jérémie Ternoy Trio (piano : Fender Rhodes et électronique - batterie et percussions - contrebasse)

De Marcel L'Herbier

France, 1924, 2h03, drame muet

Synopsis

Claire Lescot, cantatrice hautaine et secrète, semble mépriser l'humanité. Un jeune admirateur se tue pour elle. Elle chante malgré le drame, mais ne peut rester insensible...

« En 1923, grâce à ses recherches plastiques, Marcel L'Herbier est considéré comme un cinéaste d'avant-garde. De retour d'un voyage aux États-Unis, la cantatrice Georgette Leblanc (soeur du romancier Maurice Leblanc et compagne de l'écrivain Maeterlinck) lui confie qu'un financier new-yorkais s'intéresserait à un film montrant les tendances actuelles de l'art français, où elle tiendrait la vedette. Ainsi naît l'histoire féerique de L'inhumaine, imaginée par Marcel L'Herbier pour Georgette Leblanc, deux ans avant la fameuse exposition des Arts Décoratifs. Le film doit constituer une sorte d'avant-première de l'événement. Pour réaliser



Scénario de Pierre Mac Orlan d'après une idée originale de Marcel L'Herbier

Avec Georgette Leblanc, Jaque Catelain, Marcelle Pradot, Philippe Hériat, Kiki de Montparnasse, Léonid Walter de Malte

cette synthèse des arts du moment, Marcel L'Herbier confie les décors au peintre cubiste Fernand Léger, à l'architecte Robert Mallet-Stevens, à Claude Autant-Lara et à Alberto Cavalcanti. Les meubles sont conçus par Pierre Chareau, les robes par le couturier Paul Poiret. »
[Arte France](#)

Accessible à tous sur inscription obligatoire
via budroitgestion.univ-lille.fr

Vendredi 20 mars - 13h30 - Amphi A

Truman Capote

Capote

De Bennett Miller

États-Unis / Canada, 2006, 1h54

Scénario de Dan Futterman d'après le livre éponyme de Gerald Clarke

Avec Philip Seymour Hoffman, Catherine Keener, Chris Cooper, Craig Archibald



Oscar 2006, BAFTA Award 2006 et Golden Globe 2006 du meilleur acteur pour Philip Seymour Hoffman

Synopsis

Truman Capote a 35 ans. Son premier roman a été acclamé. Et sa longue nouvelle *Petit Déjeuner chez Tiffany* est un best-seller... Il cherche à inventer un nouveau genre littéraire. Le fait divers va lui fournir l'occasion d'écrire un « roman de non-fiction » ... Capote se rend au Kansas. Il devient proche des deux assassins. L'un, Dick Hickock, ne l'intéresse pas. L'autre, Perry Smith, l'intéresse beaucoup. Parce qu'il est beau. Mais aussi parce que Truman veut reconnaître en lui un frère en désolation, alors que le jeune homme, lui, comprend vite le parti qu'il peut tirer de cet auteur célébrité...

« Ce n'est pas une biographie filmée, c'est un portrait. *Truman Capote*, premier long métrage de Bennett Miller, premier sommet de la brillante carrière de son interprète principal, Philip Seymour Hoffman, ne déroule pas le fil de la vie de Truman Capote, mais dessine l'image d'un homme au travail, au moment le plus intense de sa vie, et fait entrer de plain-pied

dans les inspirations exaltées et les transactions sordides qui ont conduit à l'écriture d'un des livres les plus influents de la deuxième moitié du XXe siècle.

[...]

Smith est à la fois une petite frappe et une créature fascinante, qui inspire au Capote que compose Hoffman désir et répulsion. S'il s'agissait d'un avocat ou d'un policier, l'affaire serait simple. Mais notre héros est ici un artiste. Son but est d'extraire de son matériau l'essence de ce qui fera son oeuvre. C'est-à-dire séduire et charmer, mais aussi monnayer : Capote finance les recours de Smith et Hickock, qui ont été condamnés à mort dès leur premier procès, dans l'espoir d'obtenir du premier un récit détaillé de la nuit du meurtre. Plus tard, le romancier, qui veut que la réalité écrive le dernier chapitre de son livre, se prend à souhaiter que les deux hommes soient enfin pendus. »

Thomas Sotinel, *Le Monde*, 2006

Vendredi 27 mars - 13h30 - Amphi A

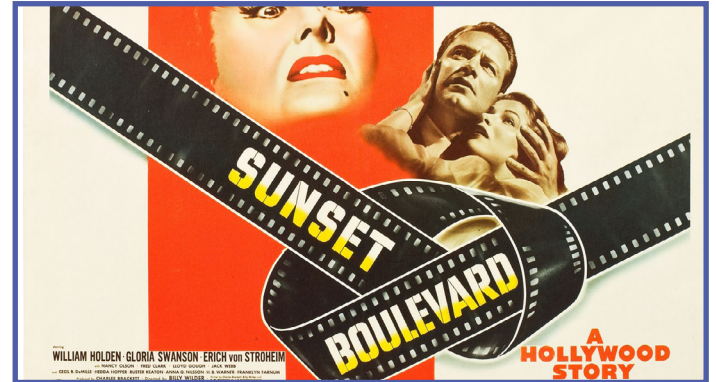
Boulevard du crépuscule

Sunset boulevard

De Billy Wilder
États-Unis, 1950, 1h50, noir & blanc

Scénario de Charles Brackett, Billy Wilder et D.M. Marshman JR.

Avec William Holden, Gloria Swanson, Erich von Stroheim



Synopsis

Joe Gillis, scénariste fauché, est relancé une fois de plus par ses créanciers. Deux gros bras lui réclament sa voiture qu'il déclare ne plus avoir en sa possession, avant de partir la récupérer discrètement pour la mettre en lieu sûr. Sur sa route, il recroise les deux brutes et une poursuite s'engage. Pour leur échapper, il se cache sur une petite route et y découvre une immense demeure décrépie. Quelqu'un le hèle de l'intérieur, il semblerait qu'on l'attend...

« Wilder dresse un portrait terrible de l'industrie cinématographique. Hollywood fabrique des vedettes, il fait d'individus des monstres aux égos boursouflés, les exploite et les oublie. Joe Gillis (incarnation de cet Hollywood sans morale) traitera Norma avec mépris jusqu'à ce qu'il saisisse comment tirer profit de la situation dans laquelle le hasard l'a plongé. Film sur la célébrité et ses dérives, violent pamphlet contre la puissante machine hollywoodienne, Sunset Boulevard porte également un regard plein de tendresse sur le cinéma et sa magie. Le retour de Norma aux studios Paramount pour

y rencontrer Cecil B. De Mille (sur le tournage réel de Samson et Dalila) permet d'ailleurs au cinéaste de signer l'une des plus belles séquences du film : Norma y sera reconnue par les siens, ceux qui font le cinéma, les techniciens et figurants des studios, ces petites mains sur lesquelles Wilder porte un regard plein d'une bienveillante affection.

Harry Dawes, DVDClassik, 2003

Pour Wilder, l'usine à rêves de Hollywood est une fabrique de monstres à l'égo surdimensionné. Exemple : Norma Desmond rencontre le despotique Cecil B. De Mille (dans son propre rôle), sur un (vrai) plateau de la Paramount, tournant (vraiment) Samson et Dalila. Le plus affreux des deux n'est, alors, pas forcément celui qu'on croit. »

Télérama, 2016

BU et Learning center
Service Commun de Documentation

Département Animation culturelle, scientifique
et technique

Contact

Élise Anicot
elise.anicot@univ-lille.fr

Suivez-nous !



[@BULDroit](#)



[@bulilledg.bsky.social](#)



[@bu_lille](#)